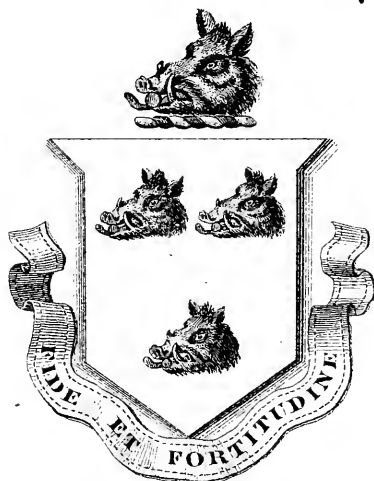


Accessions
159. 825

Shelf No.
XX. 3656. 23

Barton Library.

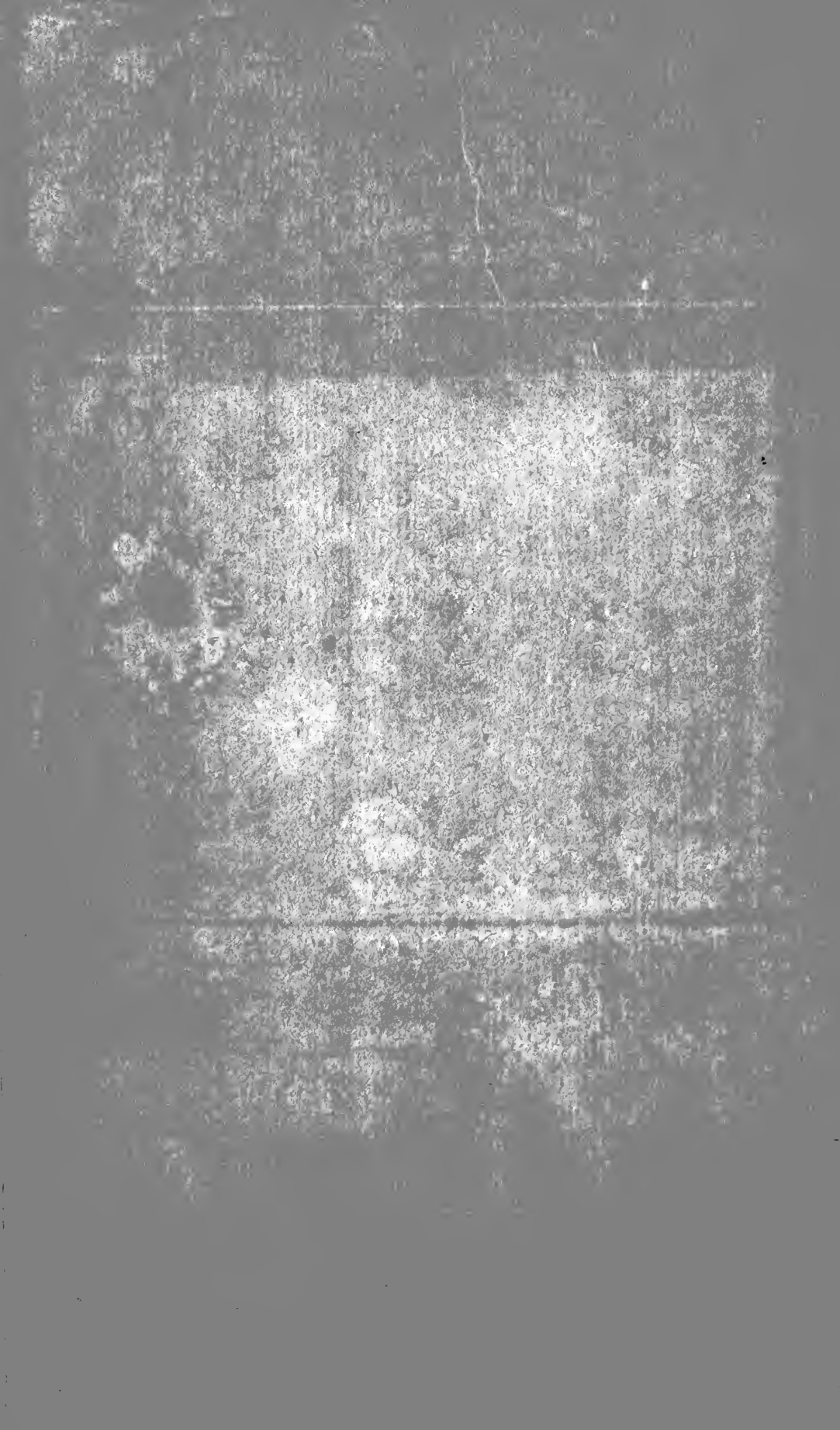


Thomas Pennant Barton.

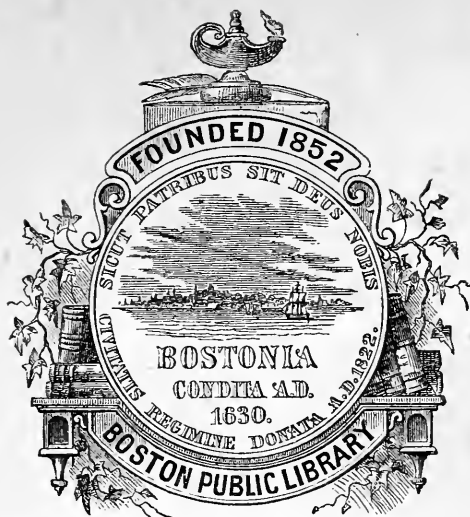
Boston Public Library.

Received. May, 1873.

Not to be taken from the Library.







304

PAMPHLETS.

French
Revolution

1795

Barton Library

NG 3656
-23

159. 825

May. 1873



10
LETTRE
DE J. J. DUSSAULT,
AU CIT. RØDERER,
SUR LA RELIGION.

La Religion est une enclume , sur laquelle viendront
frapper & se briser éternellement tous les marteaux.

BOSSUET.

A PARIS,
CHEZ LES M^{DS}. DE NOUVEAUTÉS.

AN TROISIÈME.

18 mai, 1795.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1891

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTEN LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTEN LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTEN LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTEN LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

L E T T R E

D E J. J. D U S S A U L T ,

Au Citoyen RÆDERER, sur la Religion.

VOUS avez inséré dans le Journal de Paris, Citoyen, un grand nombre d'articles qui vous ont fait beaucoup d'honneur. Vous pouvez croire que tous ceux, à qui le souvenir du 10 août est cher, ont été charmés de vous voir reparaître sur les rangs. Tout le monde a été émerveillé sur-tout de la prudence profonde avec laquelle vous avez défendu la liberté de la Presse, en mettant en avant l'excellent Député *Baudin* : & chacun est encore dans l'attente de l'ouvrage que vous avez promis à ce sujet, & que votre modestie vous fait appeler une *Brochure*, mais qui sera sûrement un gros Livre, si l'on en peut juger par le tems qu'il vous faut pour le publier. A ces félicitations sincères, je suis fâché d'être obligé de mêler quelques reproches. Généralement, on a été très-peu satisfait de vos plaisanteries *philosophiques* sur la Religion (1). Des gens qui, à la vérité, ne se piquent point de *Philosophie*, ont trouvé que vous n'étiez pas heureux dans le choix de vos bons mots, lorsque vous vous en prenez aux choses saintes. Des superstitieux diraient que c'est une punition du Ciel, & vous compareraient peut-être à Nabuchodonosor. Mais leur comparaison ne ferait

(1) Voyez les Journaux de Paris du 22 & du 26 floréal.

pas plus juste que leur explication ; car Nabuchodonosor était un puissant Roi , qui , pour ses péchés , subit une singulière métamorphose , & vous n'avez jamais été qu'un Président du Département de Paris , qui contribuâtes beaucoup à la chute d'un Roi à-peu-près aussi puissant que Nabuchodonosor , & qui n'en êtes pas moins demeuré un homme d'esprit. Pour moi , qui ne suis pas un superstitieux , je pense qu'on ne pourrait , sans superstition , croire à l'espèce d'oracle que vous avez prononcé dans votre Feuille du 22 floréal , en disant que *le Décadi mangera le Dimanche*. Vous paraîsez vous réjouir beaucoup , dans l'espérance de son accomplissement : & je souhaite , pour l'intérêt de votre plaisir , qu'il s'accomplisse fidèlement. Mais je vous avoue , dussiez-vous m'accuser du crime de *lèse-Philosophie* , que je n'ai pas assez de foi pour y croire , ni assez de force d'âme pour le vouloir. Ce qui a ému en vous l'esprit prophétique , ou plutôt la bile , qui a aussi le don des prophéties , témoins les prédictions que l'on fait dans la colère , c'est une odeur d'encens que vous avez cru sentir , dans je ne sais quelle rue. Permis à vous assurément d'avoir le nerf olfactif tellement conforme , que vous n'aimiez pas l'odeur de l'encens ; mais ce n'est pas une raison pour vous fâcher contre ceux qui croient honorer Dieu en brûlant de l'encens. Il fallait seulement vous boucher le nez , cela eût été bien plus philosophique. Vous avez cru , dites-vous , sentir l'odeur du fanatisme : cela suppose que Dieu ne peut être honoré que par des fanatiques ; il faudrait faire bien des articles de Journal pour prouver cette proposition , & celui qui l'entreprendrait risquerait beaucoup de voir diminuer le nombre de ses Abonnés. Aussi-tôt que l'odeur vous a frappé , vous allez , vous venez , vous furetez pour savoir d'où elle part. Voilà de petits mouvemens & de petites inquiétudes qui sont bien peu dignes d'un

grand Philosophe. Eh ! que vouliez-vous aller faire là ? Vous proposiez-vous de troubler les Fidèles , d'y développer toute la supériorité d'un Esprit-fort , ou seulement d'y recueillir des observations pour nourrir votre article *Esprit public* ? Eh bien ! que n'êtes-vous entré dans ce lieu , vous auriez dit dans votre Journal , ou plutôt vous vous seriez gardé de dire que vous y aviez vu des femmes encore en deuil de la mort sanglante de leurs époux ; des orphelins également en deuil ; des visages blêmes de misère & de taini ; une foule de peuple , de tout âge & de tout sexe , se courbant , les mains jointes , & les yeux en larmes , devant l'auguste abyme des Mystères , & cherchant , dans le sein d'une Religion consolante , des adoucissemens aux souvenirs affreux dont ils sont assiégés. Pour moi , j'ai pénétré un jour , avec respect , dans un de ces nombreux asyles de la Religion , qui n'a pas encore des Temples. J'ai palpité de vénération à la voix du Prêtre , invitant l'auditoire à prier pour tous les hommes , & j'ai prié pour tous les hommes. Lorsque , dans une formule , non moins imposante , il a de même invité l'assistance à la commémoration des morts : alors ma mémoire s'est troublée ; mes pensées se sont confondues , les cent mille échafauds de la révolution se sont offerts à mon imagination bouleversée ; je ne savais pour qui former des vœux , de tant d'hommes vertueux que nous avons perdus ? Des larmes coulaient de tous les yeux ; des sanglots s'échappaient de toutes les poitrines : & le Ciel , qui fait lire dans les cœurs , connut sans doute qu'ils ne faisaient qu'un vœu pour toutes les illustres & vertueuses personnes moissonnées par la révolution. J'ai vu une jeune fille , d'une beauté touchante & modeste , vêtue encore du crêpe de la douleur , se présenter avec autant de religion que de mélancolie , pour partager la communion du Prêtre , & se nourrir du pain des consolations. L'in-

fortunée , sans doute , avait à regretter ou son père ou sa mère. Elle pleurait ; mais du moins un rayon d'espérance brillait dans ses larmes. Un homme s'avança , après elle : sans doute il était père des quatre ou cinq enfans qui l'environnaient , à sa place , & dont un était si jeune encore , qu'il jeta un cri lorsqu'il la quitta. Il était aisé de voir , sur le visage de cet homme , d'ailleurs mal vêtu , qu'il était une des victimes de la disette actuelle. Le pain du sacrifice était peut-être le seul dont il dût se nourrir pendant cette journée : mais si ce pain ne devait point soutenir son corps , il soutenoit du moins sa patience , & fortifiait son courage. Mais j'oublie que je parle à un *Philosophe* : & je vous demande pardon , Citoyen , d'employer , avec vous , les moyens de sentiment ! Je dois cependant vous prier encore d'observer que la Religion , sortant des mains sanglantes de la persécution , & se plaçant à côté des maux horribles que nous avons soufferts & que nous souffrons encore , reçoit de toutes ces circonstances une nouvelle empreinte de grandeur & de majesté , qui ne doit pas rassurer beaucoup le *Décadi* , sur vos promesses. Je vais vous faire un aveu qui vous plaira sans doute , & qui peut-être vous inspirera l'envie de m'attirer dans la Congrégation des Philosophes. Jamais je ne fus touché de ces Processions pompeuses & brillantes , qui avaient lieu tous les ans à la *Fête - Dieu*. Il me semble que je vous entends dire : *Ni moi non plus , car je n'aime point l'encens*. Mais , ce qui n'est pas d'une âme aussi forte , c'est que le *Viatique* , porté avec simplicité , à un agonisant , me pénétrait d'un sentiment profond , & ébranlait toutes les facultés de mon cœur ; je fléchissais le genou avec tremblement , & je sentais ma paupière s'humecter de quelques larmes : c'est qu'alors l'image de la faiblesse humaine se plaçait à côté de

la grandeur divine, & faisait rapidement parcourir à mon imagination l'immense chaîne d'idées qui lie le Créateur, tout-puissant & bon, à l'espérante & faible créature. Quelle pompe, quelle magnificence, par exemple, quelles pierreries, quels cèdres coupés sur l'antique Liban, pourraient rendre la Religion plus majestueuse à la fois & plus touchante, que le spectacle de Louis XVI, lisant, avec une attention profonde, les prières des agonisans, en allant à la mort ! Que l'imagination des Poètes s'exalte & développe ses trésors ! Prends ta harpe, ô David, & chante-nous un cantique qui puisse approcher seulement de la sublimité de ces simples paroles prononcées par le Confesseur au pied de l'échafaud : *Montez au Ciel, fils de de Saint-Louis !* Cela est plus beau, Citoyen, que toutes les Hymnes faites en l'honneur de la *Raison*. Je n'expliquerai point à un Philosophe comme vous comment la Religion est agrandie, dans ce dernier exemple, par le contraste vivement prononcé de la caducité des puissances humaines, & de la Toute-Puissance immuable de celui qui tient dans sa main la destinée des Rois. Or, telles sont les circonstances où nous nous trouvons ; tels sont les malheurs par où nous avons passé, que le sentiment de la Religion, qui est répandu dans tous les cœurs, & même dans ceux des Philosophes, s'est prodigieusement fortifié, & acquiert tous les jours une énergie incalculable. C'est sous le glaive des Tibères & des Nérons qu'elle a pris naissance ; c'est au milieu des horreurs de la révolution qu'elle doit avoir sa plus grande force. C'est dans son sein que doivent se répandre tant de larmes, tant de douleurs, tant de souvenirs affreux ! J'ai grand-peur, en conséquence, que vous n'ayez hasardé trop légèrement une prophétie, & que le triomphe graduel de la Religion ne différè-

dite un peu vos oracles & vos Feuilles sybilliques. Ce qui pourra sembler étonnant, c'est que vous fondez la foi de vos promesses sur l'intérêt mercantile & sur la rivalité du gain. Vous prétendez que celui qui ferme sa boutique les Dimanches, deviendra bientôt jaloux de celui qui ne la ferme que six fois en deux mois. Vous donnez à l'intérêt une prodigieuse puissance, & à ce calcul profond, je reconnais bien un Philosophe. Toutefois, dans ce cas, je vous avoue que je ne consulterais pas les Philosophes, mais plutôt les Juifs, qui ne leur cèdent guère sur cet article, & que l'intérêt ne fait jamais déroger à leurs pratiques. Tant il est vrai que la Religion, sur-tout lorsqu'elle est persécutée, est le plus puissant mobile & le ressort le plus fort du cœur humain ! Mais je vais essayer de vous en donner un exemple, qui se trouvera plus rapproché de vos idées. Je suppose que tous les articles que vous faites contre la Religion, dans le Journal de Paris, diminuent, peu-à-peu, le nombre de vos Abonnés. Lorsque la diminution sera parvenue à un certain degré, je vois un de vos Coassociés, tremblant pour l'entreprise, venir vous prier de vouloir bien ralentir un peu votre zèle philosophique. Mais vous, qui préférez l'établissement de la Philosophie, & le plaisir d'en prêcher les principes à l'argent que peut vous rapporter le Journal de Paris, vous vous écriez : Dussé-je prêcher dans le désert, je veux être Philosophe ! Grand & sublime désintéressement, qui doit vous faire comprendre qu'une Religion, quelle qu'elle soit, fait toujours taire le vil amour du gain, lorsqu'il s'agit ou de l'observance de ses pratiques, ou de la prédication de ses principes. Pour moi, je crois n'avancer rien que vous ne soyez disposé à faire, jusqu'à l'entière ruine du Journal, dans lequel vous êtes intéressé. Mais je désirerais

savoir quel est, au juste, le but que vous vous proposez, ainsi que tous vos Confrères les Philosophes. Pensez - vous qu'un Peuple puisse exister sans Religion, ou bien avez-vous conçu le dessein de nous en donner une ? Une République d'Athées serait, je crois, une institution bien philosophique : mais je doute, à vrai dire, que vous ambitionnassiez beaucoup le droit de Cité parmi ces Républicains-là. Je fais très-bien que *Condorcet*, qui probablement avoit, comme vous, le don des prophéties, a prédit, dans son dernier Ouvrage, qu'il viendra une époque où toutes les connaissances humaines seront tellement simplifiées, que l'homme le plus ignorant d'alors, sera aussi savant que le plus grand Philosophe d'aujourd'hui : & je félicite de tout mon cœur la génération où ces grandes choses doivent être accomplies. Que ne puis-je, comme *Epiménide*, m'endormir jusqu'à ces tems promis par l'oracle, & me réveiller tout aussi savant que vous l'êtes dès aujourd'hui ! Combien de Messieurs *Jourdain*, pour l'amour des connaissances, & n'ayant plus besoin de recourir à des Maîtres de Philosophie, seroient disposés à former, avec moi, le même vœu ! Mais nous ne la verrons pas cette époque, Citoyen : & vous seul pouvez vous en consoler ! Heureuse époque, où le dernier goujat pourra faire des articles, *Esprit public*, dans le Journal de Paris ! Combien je me complais à la considérer en perspective ! Mais que je crains qu'elle ne soit encore bien éloignée ! Croyez - vous, Citoyen, que la révolution l'ait beaucoup avancée ? Au moins vous conviendrez qu'aujourd'hui les hommes ne peuvent pas encore être conduits par la *pure raison*. Quelques Philosophes, qui avoient vent de cette époque lumineuse, avant même que l'Ouvrage de *Condorcet* parût, ont cru que le tems, marqué par les Prophètes, était celui d'*Hébert*,

où tant de Temples s'élevaient à la Raison, où l'on rencontrait la Raison par-tout. Mais ils ont bientôt reconnu, aux crimes affreux qui se commettaient alors, & aux ténèbres de l'ignorance, qui allaient s'épaississant tous les jours, qu'*Hébert* n'était qu'un faux *Messie*. Dût votre modestie s'en alarmer, je dois vous dire, Citoyen, que quelques Philosophes, fortifiés dans l'attente de cette époque par l'Ouvrage de *Condorcet*, vous regardent aujourd'hui comme le vrai *Christ* de la Raison. Mais je suis sûr que vous êtes disposé à leur répondre que vous ne faites qu'applanir les voies, & que vous ne seriez pas digne de délier les cordons des souliers de celui même qui sera le plus ignorant à l'époque prédite par le Philosophe, si tant est que quelqu'un veuille faire encore des souliers, lorsque tout le monde sera si savant. Ainsi donc, vous ne croyez pas que nous soyons encore parvenus au tems où la seule raison doit gouverner les hommes. J'incline donc à penser que vous voulez bien nous permettre encore d'avoir une Religion. Mais je vois bien que vous ne voulez point de la Religion Catholique, puisque vous la persécutez, du moins par vos plaisanteries. Je soupçonne bien aussi que vous la regardez comme intimement liée avec le Royalisme : & j'admire ici votre amour pour la République, puisqu'il va jusqu'à vous faire compromettre votre réputation de Philosophe, en vous rendant persécuteur. Quoi qu'il en soit, lorsque la Convention a décrété la liberté de tous les Cultes, elle a permis par-là même l'exercice du Culte Catholique, qui est la Religion dominante, en ce sens qu'elle est celle de la pluralité des Français. Croyez-vous que la Convention, en décrétant cette liberté, n'a pas vu qu'elle décrétait le rétablissement de la Religion Catholique. Elle l'a vu sans doute ; mais placée entre les inconvéniens quo

pouvait avoir ce rétablissement, & un principe, elle n'a point balancé ; elle s'est déterminée pour le principe. C'était son devoir : car elle a dû raisonner ainsi, en partant d'un autre axiome politique. « Le » Peuple est libre d'adopter la forme de Gouverne- » ment qui lui plaît : si la Religion Catholique le » ramène à la Royauté, c'est son affaire ; nous ne » pouvons pas plus lui refuser la liberté des Cultes, » que nous opposer à son vœu, pour quelque forme » de Gouvernement que la majorité des Citoyens » se prononce ; nous sommes ses Mandataires, & » non ses Tyrans ». Ainsi, vous voyez qu'en respectant un principe, on est sur le champ conduit à en respecter un autre, tant il y a de liaison & d'attraction entre toutes les vérités. Laissez donc aller le Peuple dans le sens où d'héréditaires affections l'entraînent : car on ne détruit pas, avec des articles de Journaux, l'ouvrage que les siècles ont cimenté lentement dans l'esprit & dans le cœur d'une Nation. A ces mots, je crois vous voir sourire de pitié, & menacer ma faiblesse d'une grande pensée philosophique. Eh ! les *Fêtes décadaïres*, vous écriez-vous dans l'enthousiasme d'une idée si brillante ! Il est vrai que *Chénier* a une prodigieuse envie de faire un rapport sur les *Fêtes décadaïres* : car vous concevez de combien de belles phrases on pourrait enrichir un sujet aussi poétique. C'est-là ce qui l'a fait crier si fort contre le fanatisme. Mais vous, vous êtes plus désintéressé, & à ce qui paraît, ce n'est pas à la gloire de faire de belles phrases que vous prétendez. Il est des projets qui sont si ridicules, qu'en vérité on n'a pas le courage d'en démontrer l'absurdité : & tel est le projet des *Fêtes décadaïres*. Je n'en dirai qu'un mot. Que l'Assemblée maintienne la liberté des Cultes, & je vous garantis qu'on sera à l'aise dans vos Fêtes, & que *Chénier* pourra faire tant d'Hymnes

qu'il voudra pour ces Fêtes, & vous tant de sermons qu'il vous plaira, sans risquer d'ennuyer beaucoup de monde. Au reste, je ne crois pas que la Convention adopte jamais une pareille absurdité. Je lui conseillerais bien plutôt d'abolir le nouveau Calendrier, quoiqu'il ait aussi ses Saints, puisque chaque jour de sa première année a été marquée par le sang de quelques martyrs de la vertu, & peut-être de la Religion. Car la Politique au moins commande de chasser, autant que possible, loin de la République, les souvenirs qui la déshonorent & qui la souillent, & qui tous sont attachés à ce sanglant Calendrier. Heureuse encore la Convention d'avoir, en substituant l'ancienne Ere à la nouvelle, cette ressource de plus pour tromper la mémoire sur des scènes aussi affreuses ! Je lui conseillerais aussi de faire abattre cette statue de la Liberté, qui est sur la place de la Révolution, & qui est plus hideuse encore, par les souvenirs qu'elle rappelle à l'esprit, que par les formes qu'elle expose aux yeux. Mais, quelques soins que l'on prenne d'ailleurs pour faire oublier tant d'abominations, la Religion cependant peut seule en consoler. Ceux mêmes qui n'en ont point, sont obligés de s'en faire une, pour calmer l'horreur de leurs souvenirs. Un des premiers jours de ce printems, je traversais la place de la Révolution avec un de mes amis : la conversation se tourna sur les scènes affreuses dont cette place a été le théâtre. Les événemens de l'année dernière, me dit-il, se sont liés dans mon esprit aux époques de la nature ; je me plais à rappeler ces divers événemens, en les rattachant aux gradations diverses & successives de la saison. Le printems, repris-je, est beaucoup plus tardif cette année, & cela doit déranger un peu votre calcul & votre mémoire. — Il est vrai, cette touffe de lilas, que vous voyez à gauche, sur la terrasse de l'Orangerie, auprès

de l'escalier , étoit déjà toute verdoyante , le jour que Camille monta à l'échafaud ; & maintenant , elle pousse à peine quelques bourgeons. — Cependant , & à la variation près de la saison , vous y avez attaché un souvenir , & vous ne verrez jamais ces lilas se couvrir de feuilles sans penser à la mort de l'infortuné , qui effaça tous ses torts en écrivant *le Vieux Cordelier*. — La première rose que je verrai cette année me rappellera aussi le malheureux destin de Madame Elisabeth. Je revenais de la promenade. J'eus le malheur de la voir sur cette place. La foule m'avait gagné , & me pressait ; au moment où sa vertueuse tête fut frappée , je fus embaumé d'une odeur de rose. Je me retournai ; je vis une femme qui en avait un bouquet sur le sein. J'avais cru sentir l'ame de la céleste personne qui quittait la terre. La rose qui , ce printemps , brillera la première à ma vue , me frappera plutôt de ce touchant souvenir , que de son éclat ou de son parfum. — On vante la sérénité & la bonne grace qu'elle a portées jusques sous le couteau. — Mon ami , beaucoup de gens voient , & peu savent voir. On ne vous a sans doute point parlé de ce qui m'a touché le plus. A côté d'Elisabeth , dans la triste voiture , étoit une Dame d'un certain âge. Je ne puis me rappeler son nom. Cette Dame l'écoutait avec attention , & lui répondait avec respect , en s'inclinant profondément. Elle sembleroit moins affectée de l'image de la mort qu'elle allait subir , que de l'honneur de parler à une si haute personne. Pour Elisabeth , conservant dans ses traits toute la fierté de l'innocence , & toute la vigueur d'un tempérament chaste & robuste , elle parlait avec action ; ses cheveux noirs épars s'agitaient sur son front , & son sang virginal , fortement ému , colorait ses joues d'un rouge enflammé. Cette image abrégée de la Cour , peinte avec toute la

naïveté des derniers momens, ce contraste du respect des dignités humaines, au pied de l'échafaud, à côté de la mort & aux portes de l'éternité, était, je crois, le trait le plus frappant de ce triste tableau. Mais nous avons entièrement oublié nos fleurs. — Ainsi donc, l'histoire sanglante de la révolution est écrite pour vous en lettres de lilas & de roses, comme une histoire amoureuse. Vous avez une imagination bien complaisante. — J'ai seulement un cœur assez délicat : froissé de tous les malheurs, de toutes les destructions que j'ai vues, je me suis jeté dans le sein de la Nature, pour m'en consoler ; je lui ai confié mes souvenirs, pour qu'elle les adoucisse : & chaque printems me racontera cette déplorable histoire, dans une langue également expressive & tendre. Les oiseaux eux-mêmes me la rediront, chaque année, en romances plaintives. Celui qui porte une ame sensible, mon ami, & ne fait point charmer ces affreux souvenirs, doit en être écrasé. Heureux qui, sur les ailes d'une imagination plus vive, s'élève jusqu'à ces rivages d'un Orient éternel, Patrie des ames vertueuses, où il s'entretient avec les purs esprits de tant d'innocentes victimes ! Incapable d'un si sublime effort, & semblable à la faible abeille, je puise dans les trésors de la Nature visible les alimens de ma sensibilité ; j'apprivoise les images de destruction & de mort, empreintes dans mon cœur par les idées de la reproduction & de la vie. Je me suis fait ainsi une Religion, selon mon cœur, en consacrant des fleurs & des feuillages : & si cette Religion n'étend pas ma pensée & mes espérances dans les champs de l'infini, elle me consolera du moins dans cette vallée de sang & de larmes. Vous me pardonnerez, Citoyen, cette digression, qui cependant ne nous écarte pas autant du sujet que vous pourriez le croire. Elle tendra toujours à prouver que la révo-

lurion a renforcé dans tous les cœurs le sentiment de la Religion, qu'elle en a fait sentir plus profondément le besoin, & qu'enfin elle a obligé ceux mêmes qui se piquaient de Philosophie, à se créer une Théologie à leur manière. Vous pouvez, tant qu'il vous plaira, faire des vœux pour l'heureux avènement du règne de la Raison : mais celui de l'imagination durera long-tems. Or, je tiens pour impossible de substituer des institutions nouvelles à la place de celles que nous avons reçues de nos pères. Il faut donc laisser subsister les anciennes ; il faut les laisser subsister, sans les tourmenter, sans les persécuter. L'art du Législateur serait d'amalgamer, s'il était possible, les institutions du Gouvernement avec les institutions religieuses. Il y a des points de contact sans doute : il faut les rechercher, les appercevoir & les saisir. Le moment n'est peut-être pas encore venu de les indiquer. Je pense, & je ne vous dissimulerai point, que des Messes, dites dans des chambres, sont très-capables d'échauffer les têtes. Je soupçonne qu'il y aurait des moyens d'amener le Culte dominant à une plus grande publicité : & je désirerais que l'on s'en occupât. Car je hais, autant que vous, le fanatisme. Mais je déteste également, & le fanatisme religieux, & le fanatisme philosophique, tandis que vous paroissez aimer assez ce dernier, au moins pour votre usage. Je fais bien que des articles de Journaux n'ont pas une grande influence, & qu'on a oublié, le lendemain, ce qu'on y a lu la veille.

L'Abbé Trublet écrit ; le Léthé, sur ses rives.

Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

Mais j'ai cru devoir vous adresser ces réflexions, que j'écris à la hâte, & sans aucun ordre. Je les avais d'abord renfermées dans un cadre beaucoup plus étroit, pour vous prier de les insérer dans votre

Journal. Mais l'on m'a dit que vous refusiez d'imprimer toute espèce de réponse à vos plaisanteries. Si ce n'est pas là une preuve de tolérance, c'est au moins un moyen de faire croire que vos facétieux argumens sont sans réplique. Je n'ai point prouvé la nécessité d'une Religion dans cette Lettre, parce que personne n'en doute, excepté vous, qui peut-être même ne voudrez pas la lire. Mais je crois avoir prouvé qu'il n'est pas certain que le *Décadi* doive manger le Dimanche. C'était seulement à votre prophétie que j'en voulais. Je présume bien que vous n'en tiendrez que plus ferme à votre opinion : car je crois qu'en votre qualité de Philosophe, vous n'aimez pas plus la contradiction que l'encens. Du tems que j'étais Ecolier, peut-être j'aurais été en brûler à votre porte, pour vous apprendre à plaisanter ; mais aujourd'hui, un peu plus sage, je me contente de vous écrire ces observations, qui m'attireront probablement quelques injures philosophiques. Au reste :

Vous pouvez me siffler, je vous le rends, mon Frère.

Ce 29 Floréal.



